

pierre mendès france
dialogues avec
l'asie d'aujourd'hui

星長表

行
公

限

Hiras WATCH CO.

家萬

庄茶

大

只世理代

Extrait de la publication



idees / gallimard

COLLECTION IDÉES

Pierre Mendès France

Dialogues
avec l'Asie
d'aujourd'hui

CARNET DE ROUTE

nrf

Gallimard

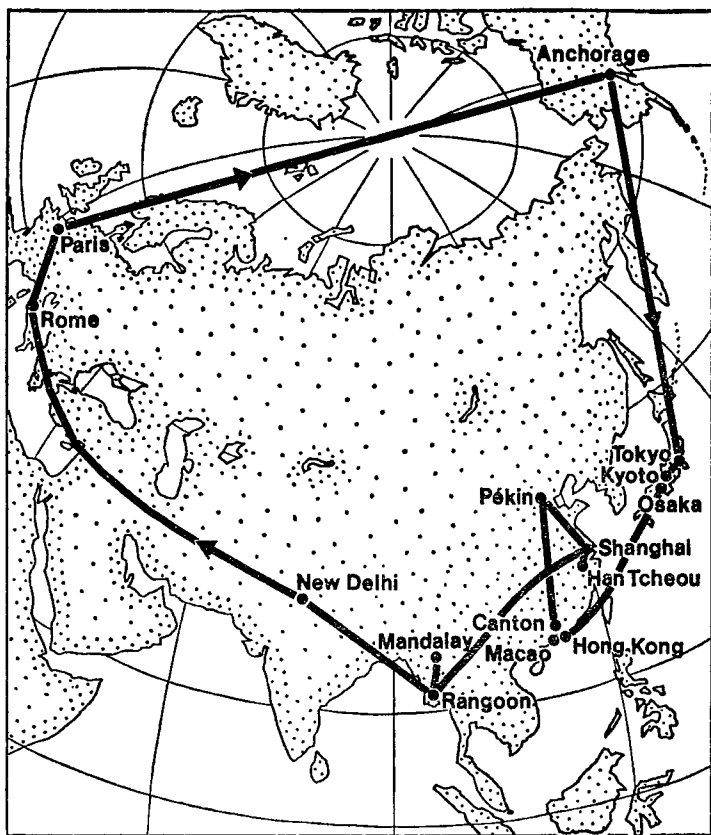
Extrait de la publication

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.*

© *Éditions Gallimard, 1972.*

SOMMAIRE

J'ai pris, au passage, quelques instantanés	9
<i>Japon.</i>	15
<i>Hong Kong.</i>	75
<i>Chine.</i>	99
<i>Birmanie.</i>	221
<i>Inde.</i>	241
<i>Retour.</i>	277



J'ai toujours été fasciné par l'idée de faire le tour du monde. Mais un voyage lointain ne s'accomplit qu'à son heure. Arrive un moment où la pensée du départ s'impose comme un appel. En ce qui me concerne, les sollicitations de l'amitié et d'autres invitations d'un ordre moins privé avaient commencé de donner corps depuis de longs mois aux rêves de l'enfance. Toutefois, ce sont les événements eux-mêmes qui ont emporté la décision. Car nous vivons un moment capital de l'histoire de l'Asie.

C'est encore le même motif qui m'incite à publier ces notes. Jusqu'ici, ce n'est pas sans ironie que j'ai souvent jugé ceux qui, au retour d'un voyage de quelques semaines dans une région du monde, s'empressent de livrer au public de savants ouvrages dans lesquels ils dévoilent avec assurance les événements cachés qui s'y déroulent et les arrière-pensées des dirigeants. J'ai beaucoup voyagé à travers les continents et j'y ai beaucoup appris. Mais je n'ai jamais écrit de livres sur les pays que je venais de visiter.

Les pages qui suivent ne témoignent pas d'un changement d'opinion de ma part. Je ne prétends ni expliquer ni juger les forces et les ferments qui travaillent aujourd'hui le continent asiatique.

Mais je comprends la curiosité de ceux qui, à mon retour, m'ont interrogé. En 1971, les événements s'y sont multipliés : extension au Cambodge et même à la Thaïlande du conflit qui ensanglantait déjà le Vietnam

et le Laos, crise du dollar et ses répercussions politiques et économiques au Japon comme dans tous les pays du Pacifique, annonce de la visite de Nixon à Pékin, entrée triomphale de la Chine aux Nations Unies, guerre indo-pakistanaise et apparition d'un nouvel État, le Bangla Desh. Et 1972 s'annonce comme une année très remplie. Verra-t-elle la liquidation de la deuxième guerre d'Indochine, ses peuples connaîtront-ils enfin l'indépendance et la paix? Il faut s'attendre, en tout cas, à des ajustements complexes dans les relations des États-Unis, de la Chine, du Japon, de l'U.R.S.S.; et ils auront évidemment leur retentissement partout où ces Quatre Grands de l'océan Pacifique sont présents, de l'Amérique latine au golfe Persique, en passant par l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Indonésie, l'Indochine, Hong Kong, la Malaisie, l'Inde, etc.

A quoi s'ajoute encore l'évolution progressive mais inévitable de la politique du Japon. Après la Seconde Guerre mondiale, le redressement de l'économie japonaise a été conditionné par l'intervention des États-Unis; on a pu dire, un temps, que le Japon était un « dominion » américain. Aujourd'hui, son développement industriel et commercial a pris une telle ampleur que ce pays ne peut plus être le satellite d'un autre. Devenu la troisième puissance industrielle du monde, ses progrès sont si rapides qu'on peut se demander si, avant la fin du siècle, il ne se sera pas hissé à la première place! Si on ignore ou on sous-estime trop souvent en Europe le rythme et la vigueur de son expansion, les Japonais, eux, prennent conscience de leur force; les conséquences psychologiques et politiques apparaîtront bientôt.

Parallèlement, la Chine est appelée à jouer un rôle grandissant au cours des prochaines années. Les succès qu'elle a recueillis sur le plan diplomatique comme sur le plan économique lui ont donné des raisons d'optimisme et de confiance en elle. Lors de mon précédent voyage en 1958, les dirigeants chinois étaient encore hantés par la menace séculaire de la famine; ils disent que ce péril est surmonté définitivement. La Chine, alors, ne produisait pas une goutte de pétrole et dépendait

complètement de ses importations; aujourd'hui elle exploite ses propres gisements et se suffit à elle-même. C'est un exemple; il y en a beaucoup d'autres.

En Inde, enfin, dernière étape de mon périple, des changements importants ne peuvent pas ne pas intervenir. Avec une économie qui posait déjà de cruels problèmes à ses dirigeants, elle a dû subvenir aux besoins de millions de réfugiés venus de l'ancien Pakistan oriental, elle a fourni un effort militaire intense, elle doit apporter maintenant son soutien au Bangla Desh, à l'heure où les États-Unis lui coupent leur aide et où elle supporte un fardeau de dépenses militaires qui continuera de peser tant que la paix ne sera pas assurée. Nul doute que ces facteurs additionnés ne lui imposent une politique économique plus rigoureuse, plus disciplinée et plus socialiste.

À toutes les questions que posent ces multiples inconnues, je n'ai pas l'ambition de donner des réponses définitives. Je ne fais qu'apporter un témoignage modeste. J'ai pris au passage quelques instantanés. Ils ne prétendent pas rendre compte des immenses mutations en cours ou à venir. Ils constituent simplement des éléments très sommaires d'un dossier qui sera évoqué de plus en plus souvent à la « une » de nos journaux.

Pierre Mendès France

P.-S. — Les conversations rapportées dans ce livre n'ont pas été sténographiées. Je me suis efforcé de les résumer aussi fidèlement que possible mais les comptes rendus que j'en fais n'engagent que moi.

Mes interlocuteurs sont souvent revenus sur les mêmes thèmes (comme moi-même), d'où certaines répétitions; d'autre part, les questions débattues avec eux ont été parfois évoquées dans un ordre qui n'était pas tout à fait logique, ainsi qu'il est inévitable dans des entretiens familiers, à bâtons rompus. Le lecteur ne me reprochera pas d'avoir reproduit ici mes informations et mes impressions exactement telles que je les ai recueillies et ressenties.

Jeudi 9 décembre 1971.

Départ d'Orly à 13 heures, par temps froid mais assez beau.

Le sentiment que j'éprouve est, au fond, assez puéril. Un vieux rêve d'enfance va se réaliser. Le tour du monde!

Curieusement, parce que « la terre est ronde », le chemin le plus direct pour aller de Paris à Tokyo passe par l'extrême Nord et nous allons, à peu de chose près, survoler le pôle. Tant d'hommes ont risqué leur vie pour l'atteindre. Aujourd'hui, des dizaines d'avions y passent chaque jour.

... Un regret : il faisait nuit, je n'ai rien pu voir. Mais y avait-il quelque chose à voir?

... Je me réveille : minuit à ma montre, qui est toujours à l'heure de Paris, et voici que le jour se lève. Nous survolons l'Alaska. Panorama de désert et de glace, hautes montagnes, la neige se met à étinceler sous le soleil du petit matin.

Atterrissage à Anchorage. Aérodrome ultra-moderne, à la mode américaine, dans un pays désertique. Contraste étrange entre les équipements et les gadgets qu'on trouve sur les aérodromes les plus récents et une nature absolument sauvage. Il fait très beau et la lumière est magnifique.

Au décollage, je considère cette agglomération inat-

tendue, perdue dans l'extrême Nord. On m'a dit qu'il y a là 250 000 Américains, aviateurs ou soldats, et pratiquement aucun autochtone.

Je m'endors après le décollage. Au réveil, l'hôtesse m'annonce que j'ai vieilli de vingt-quatre heures. On a passé la fameuse ligne qui marque le changement de jour. Philéas Fogg avait gagné vingt-quatre heures en faisant le tour du monde dans l'autre sens. Je viens, moi, d'en perdre autant. Malgré tous les raisonnements logiques, ce n'est pas très facile à admettre.

Japon

Vendredi 10 décembre.

Arrivée à Tokyo à 17 heures (heure locale). Des amis japonais et français sont venus nous accueillir et nous accompagnent en ville. Il y a sept kilomètres entre l'aéroport et la ville, mais il faut trois quarts d'heure pour les parcourir à cause des embouteillages. Panorama d'autoroutes, de ponts, de souterrains, de voies ferrées, de métros qui s'enchevêtrent et jouent à saute-mouton, enserrent d'innombrables usines et des buildings ultra-modernes, assez laids, malgré tous leurs néons multicolores.

Impression intense de grouillement, de saturation. On « sent » du premier coup la surpopulation. Après tout, le Japon c'est plus de 100 millions d'habitants sur un territoire plus petit que la France et dont 80 % sont inhabitables (montagnes, rochers, etc.). On comprend que le gouvernement japonais ait entrepris, il y a quelques années, une active politique de restriction des naissances, largement fondée sur l'avortement. Mais tout est compliqué : on a découvert qu'elle allait provoquer, à terme, une situation redoutable : le taux de la population active risquant alors de diminuer ; il a fallu revenir un peu en arrière. Au total, me dit l'ami qui m'accompagne, la natalité reste assez forte et le dernier recensement dans les villes a fait ressortir une moyenne de 3,75 personnes par

famille (contre plus de 4, il est vrai, en 1965).

Toujours des encombrements. On m'explique que les Japonais ne peuvent plus s'installer dans les grandes villes, où il ne reste littéralement plus de place. Ils se replient dans les banlieues dont le développement est vertigineux. Mais le trafic qui s'ensuit est hallucinant.

La proportion de population urbanisée (villes et banlieues immédiates) est la plus élevée du monde. D'où cet ensemble étonnant d'autoroutes et de transports en commun avec leurs effets sur l'environnement : bruits, pollution, etc.

Accueil sympathique et agréable à l'ambassade de France, style japonais moderne, au milieu d'un parc inattendu dans le centre de la ville, très joliment arrangé. Mais ce qui domine, pour moi, c'est le besoin de dormir.

Dix heures de sommeil.

Samedi 11 décembre.

Visite de Tokyo avec MM. Suzuki et Giuglaris. Beaucoup de métal et de ciment. On a trouvé, paraît-il, des techniques infailibles qui permettent de construire en béton et en fer dans ce pays des tremblements de terre. Style incohérent et inhumain. Impression persistante d'une succession de banlieues laides, coupées d'autoroutes superposées courant en tous sens.

Il reste peu de vieilles maisons japonaises ; les bombardements ont presque tout détruit. Quelques immeubles de style wilhelminien témoignent d'une ancienne influence allemande, plus marquée encore à l'époque nazie. Carrée, lourde, mastoc, la Diète, par exemple, évoque bien le III^e Reich triomphant. On reconnaît aussi, ailleurs, quelques immeubles de style anglais traditionnel, brique rouge et pierre jaune. Mais ce qui domine, c'est l'architecture américaine de l'après-guerre ; par endroits on se croirait à New York, Park Avenue. Ces constructions sont pourtant l'œuvre d'architectes japonais éminents, dit-on, et capables

d'adapter aux besoins et à l'esprit local des techniques empruntées à l'étranger. Il me semble, au premier abord, qu'ils le font sans beaucoup d'invention.

Les Japonais ont manqué, après la dernière guerre, une occasion de refaire une ville à leur manière et dans leur esprit, ce qui n'était pas forcément incompatible avec les besoins de l'époque moderne.

L'après-midi, poursuite de la visite : grands magasins, gares, etc. Vue de la ville du trente-neuvième étage d'une tour : même spectacle de grouillement, de densité extrême, de circulation intense. Comment cette ville vivrait-elle si elle ne disposait pas de ce réseau extraordinaire d'autoroutes, de monorails, de métros, etc ?

Néanmoins, dans la rue, les gens, qui paraissent actifs et pressés, restent souriants. On n'a pas tellement le sentiment qu'ils soient nerveux ou irrités.

Dimanche 12 décembre.

Nouvelle matinée touristique : le parc Meiji, le théâtre Noh, etc. Et surtout la cathédrale, la plus belle, la plus émouvante église moderne que j'aie jamais vue; élan de béton vers le ciel, douceur de la lumière, sérénité, on entend le silence.

En rentrant, nous croisons un cortège de 50 à 60 personnes portant drapeaux rouges et pancartes, que je ne puis naturellement lire. Une musique joue une étrange *Marseillaise*. Ce sont des grévistes qui défilent au son d'un hymne auquel ils ont conservé son sens révolutionnaire.

... A midi, je suis invité à déjeuner par un groupe de personnalités très diverses : diplomates, journalistes, juristes, militants de groupements pro-français, etc. Inévitablement, on va surtout parler du grand sujet d'actualité : la situation créée par la crise monétaire, la faiblesse du dollar, le déficit de la balance américaine, les décisions de Nixon et leurs conséquences sur les échanges internationaux. Quoi qu'il arrive, les

Américains vont faire désormais un effort massif pour équilibrer leur balance, ce qui aura pour effet de rendre plus difficiles les exportations européennes et japonaises. Si, comme il est probable, les ventes nettes (exportations moins importations) des pays développés aux États-Unis se réduisent, des suites sérieuses pourraient en résulter : chômage, etc.

Le Japon n'est pas pour autant dans une position immédiatement dramatique; ses exportations ne dépassent pas 10 % de sa production globale; pourcentage inférieur à celui de l'Allemagne fédérale et de la Grande-Bretagne. Mais c'est plus du tiers de ses ventes au-dehors qu'il place aux États-Unis : en ce sens, il est plus menacé que l'Europe. Pour certaines industries, le pourcentage est même très supérieur et dépasse les deux tiers. Il faudra trouver de nouveaux clients. Où? Il y a l'Europe, les pays sous-développés, les pays socialistes. On pense nécessairement à la Chine. Il paraît que les milieux industriels japonais souhaitent une normalisation des relations Tokyo-Pékin pour favoriser les échanges commerciaux, qui sont déjà considérables.

Mais on ne remplace pas facilement et instantanément le marché américain par les marchés chinois ou indonésiens. Vendre plus aux pays socialistes et à ceux du Tiers-Monde pose des problèmes. Le Japon s'est spécialisé dans les produits élaborés incluant une forte proportion de valeur ajoutée. C'est pourquoi la clientèle américaine est si intéressante pour lui. Je comprends que s'il doit exporter moins facilement aux États-Unis, il tentera d'abord de vendre davantage en Europe; on va assister à une grande tentative de « ripage » vers le Vieux Continent des exportations japonaises privées de débouchés croissants aux États-Unis, et d'autant plus que les prix industriels sont moins élevés au Japon que dans les autres pays producteurs : 10 % de moins qu'en Allemagne, 20 % de moins qu'en France. Mais l'Europe qui fabrique le même genre d'articles n'acceptera pas aisément cette concurrence que l'efficacité compétitive du Japon,

fondée sur une haute productivité et des salaires relativement bas, rend dangereuse.

Mes interlocuteurs me paraissent conscients des craintes que suscitent — et susciteront — leurs initiatives commerciales. On les entend souvent dire que les Américains ont réussi à prendre après la guerre une place considérable en Europe sans y provoquer, tout compte fait, autant de réactions que les Japonais en ont provoquées aux États-Unis et ailleurs. Ils voudraient prendre chez nous la suite des Américains, en évitant autant que possible les erreurs et les exagérations génératrices de protestations et de résistances trop vives. Ils envisagent de préparer leur offensive commerciale par des investissements de capitaux et des rachats de firmes européennes. Dès maintenant, leur gouvernement vient de réorganiser la réglementation du contrôle des changes pour que des capitaux japonais puissent se placer plus abondamment en Occident.

La Grande-Bretagne sera atteinte la première, mais l'Allemagne, la Suisse, la France, l'Italie sont visées aussi. C'est une affaire qui devrait être envisagée dans son ensemble, de Bruxelles. Nous n'avons pas su aborder en commun la grande question des investissements américains en Europe. Serons-nous plus clairvoyants quant aux exportations, et bientôt, sans doute, aux investissements japonais?

Fait frappant, nos exportateurs ne paraissent pas faire un effort suffisant en retour vers le Japon; d'ores et déjà, ce dernier bénéficie d'un important excédent commercial en Europe; cet excédent, d'après ce que j'ai entendu dire avant de quitter Paris, sera beaucoup plus élevé en 1971 qu'en 1970...

Je ramène l'entretien sur les possibilités d'exportations japonaises vers d'autres marchés, c'est-à-dire vers les pays socialistes et les pays sous-développés. Les réponses que je recueille sont assez hésitantes. Le type de marchandises que le Japon a pris l'habitude d'exporter conviendrait-il à ces marchés? Les pays sous-développés et les pays socialistes recherchent avant



littérature



philosophie



sciences



sciences humaines



idées actuelles

pierre mendès france dialogues avec l'asie d'aujourd'hui

Au moment où l'Asie est en train de vivre un chapitre important de son histoire et accède au premier rang de la politique mondiale, Pierre Mendès France rapporte ses impressions du Japon, de Chine communiste, de Hong Kong et Macao, de Malaisie, de l'Inde. La visite du président Nixon en Chine, la crise du dollar et ses répercussions au Japon, la guerre indo-pakistanaise et la naissance du Bangla Desh, le nouveau tournant de la guerre d'Indochine, autant de sujets de réflexion. Les entretiens de Pierre Mendès France avec les dirigeants asiatiques, ses analyses d'économiste et de politique aident à mieux comprendre les problèmes nouveaux de l'Asie d'aujourd'hui.

Extrait de la publication